

Jürg Steiner en

Jürg, ton dojo, le Centre Kumano, a déménagé il n'y a pas longtemps, pourquoi ?

Cela me semble une éternité, mais en effet cela fait sept mois que nous nous sommes installés ici, dans la Ernst-Schüler Strasse. L'ancien dojo était devenu trop petit. Ça allait au début, mais après deux ans nous avons simplement eu besoin de plus de place. Mais l'ambiance est aussi bien meilleure : d'un «bunker» bétonné nous sommes passés à cet espace baigné de lumière.

Je désirais aussi diriger un dojo dans le style japonais, par exemple avoir un véritable kamizama qui ait un rayonnement comme celui du Kumano Juku Dojo (le dojo de M^e Michio Hikitsuchi au Japon) et qui puisse être accepté par celui-ci.

Horst Schwickerath
Beaumont/F

Et en août 2002 Anno Senseï a inauguré le dojo en y dirigeant un stage merveilleux et en célébrant une cérémonie de consécration shinto. L'un dans l'autre, un changement positif.

Mais tu n'y pratiques pas que l'aïkido ?

En effet. Je suis un thérapeute diplômé. En plus de mon activité quotidienne je dirige aussi des séminaires de réflexothérapie et de travail sur les méridiens, mais cela, je le faisais aussi dans l'ancien dojo. Pour résumer, en plus de l'aïkido je propose du shiatsu, des massages selon les méridiens et de la réflexothérapie.

Est-ce que les élèves ont bien pris ce déménagement ?

Ils ont tous été enthousiastes, la plupart ont aidé aux travaux de transformation. Quand on entre dans un espace qui est imprégné d'une lumière naturelle, on se sent bien. C'est ce dont rayonne ce dojo. Par ailleurs le dojo est assez bien situé, le parc est juste à côté et nous pouvons y pratiquer le bokken et le bojutsu.

Hikitsuchi Senseï a toujours dit que jusqu'au 3^e dan, l'aïkido était encore purement technique.

Le risque est à la base de notre développement humain. Une entreprise, comme par exemple un dojo, qui ne prend pas de risque n'a que peu de possibilité de développement. Un dojo doit avoir environ soixante membres pour pouvoir se développer.

Quand on prend en compte le fait que l'on pratique tous les jours, que l'on utilise tous les jours les locaux, les tatamis et les douches, qu'un instructeur est présent tout le temps, que l'on a un espace de rencontre à sa disposition, on constate que les cotisations sont ridiculement basses. Mais comme l'aïkido est souvent offert dans le cadre d'associations qui bénéficient de subventions communales, nombreux sont ceux pour qui les cotisations, de toute façon trop basses, qu'ils payent dans un véritable dojo sont du «vol à main armée».

Oh oui, la présence est un facteur très important pour que les aikidokas puissent pratiquer dans la joie, et par cette pratique, puissent éprouver le nécessaire misogi. Et aussi il faut avoir de la patience, de l'engagement, de la discipline et de la joie à travailler dans cette Voie. Bien sûr c'est une passion qui amène d'énormes satisfactions, mais malheureusement elle est en prise directe avec l'économie.

Mais on a la qualité...

En effet. L'aïkido n'est pas un sport, et surtout pas un sport de masse, l'aïkido est un budo. C'est un art martial.



Contrairement au karaté ou au judo il n'y a pas de règles, il y a donc un potentiel infini. Le timing est toujours différent, en fonction de l'attaque, de sa vitesse ainsi que de la personne, de sa taille ou de sa force – c'est différent et nouveau à chaque fois. Ainsi nous pouvons apprendre énormément, toute la vie, sans que cela ne devienne monotone. La qualité est une chose relative, mais je pense que les années que j'ai passées au Japon m'ont apporté cette qualité. C'est aux élèves du dojo que l'on apprécie le mieux la qualité, ils reflètent en effet l'enseignement et la manière d'enseigner du professeur.

Tu as déjà invité Anno Senseï et Tasaka Senseï à tenir des stages, pourquoi ?

Avant, dans l'ancien dojo ce n'était tout simplement pas possible par manque de place. Et j'espère que la présence de maîtres tels que Motomichi Anno Senseï puisse donner à voir l'aïkido dans sa forme originelle et fasse comprendre à mes élèves pourquoi j'enseigne de telle façon ; pourquoi la discipline, l'engagement, le respect et aussi l'amour du prochain sont importants. En particulier Anno Senseï, avec ses 72 ans et ses 50 ans de pratique du budo n'est pas seulement un maître reconnu au niveau technique, mais pour moi il se distingue encore plus par la spiritualité de son aikido. En effet ce n'est pas la même chose si tu viens sur le tatami deux ou trois fois par semaine ou si tu y à passé ta vie.

direct de Bienne

Hikitsuchi Sensei a toujours dit que jusqu'au 3^e dan, l'aïkido était encore purement technique. À ce niveau la technique doit être parfaitement assimilée. À partir de 4^e dan, on doit introduire l'aspect spirituel, et au niveau du 5^e dan il faut aussi s'affirmer dans son environnement social c'est à dire dans le dojo, au travail et dans sa vie privée. On examine aussi ce qui a changé dans la vie du pratiquant. Au Kumano Juku Dojo, cela est intégré au passage du 5^e dan. Le godan n'est attribué que si on peut reconnaître chez l'élève un développement spirituel et une vie sociale correcte.

Je pense qu'en Europe, et plus généralement en Occident, on ne voit pas les choses de manière aussi stricte.

Mais, au Japon, après le travail on aime bien aussi aller boire ensemble, non ?

Oui, mais sans exagérer, par exemple après une cérémonie on aime bien trinquer – dans le dojo aussi – avec le sake de l'autel du dojo. Boire ensemble

constitue alors une partie de la vie sociale. Boire fait naître des discussions animées et joyeuses. Mais il faut garder une certaine mesure.

Quand on pratique un budo au Japon, que ce soit le kendo, l'aïkido, le karaté ou quoi que ce soit d'autre, on représente quelque chose : la sincérité, la discipline, la maîtrise de soi, etc. On a un certain statut. Quand tu pratiques un budo, tu as une certaine image, tu dois le représenter. Tu es responsable de ce que tu fais et de ce pourquoi tu vis. À partir du 5^e dan tu as un statut, on te respecte, c'est pourquoi tu dois te conduire correctement.

Au Japon le monde du budo est très conservateur. Bien sûr, cela varie d'un dojo à l'autre. Par exemple les enseignants plus âgés sont en règle générale plus stricts. Les dojo japonais sont très disciplinés, on n'y est pas très tolérant.

Est-ce que l'on s'y développe ?

C'est un processus de maturation, des deux côtés.

Stages d'Aïkido – été 2004

dirigés par **Michel Bécart** 6^{ème} dan

Paris – 5 / 9 et 12 / 17 juillet – buki waza (armes) – tous niveaux

Embrun (Hautes-Alpes) – du 24 au 31 juillet – tous niveaux

Pratiquez l'Aïkido dans un site exceptionnel

Lieu Gymnase municipal d'Embrun
Contact Jean-Luc Maffei, Tél : 06 87 25 32 11
Inscriptions : sur place

Hébergements : Office du tourisme d'Embrun
<http://www.embrunais-serreponcon.net>
(région touristique, réservez dès maintenant)

Horaires samedi 24 : 18:00–20:00 accueil
du 25 au 30 : 09:00–12:00; 18:00–20:00
samedi 31 : 09:30–12:00

Tél : 04 92 43 72 72
Fax : 04 92 43 54 06

Moimenta da Beira (Portugal) – du 2 au 7 août – tous niveaux

Contact Nelson Capote, Tél : + 351 96 84 26 731
Fax : + 351 21 45 35 308
Email : nelson.capote@sapo.pt
Site : <http://www.fpaikido.pt>

Informations complémentaires et contact pour tous les stages
Michel Bécart Tél : 01 42 03 20 60 ; Email : info@michelbecart.com
ou sur le site internet : <http://www.michelbecart.com>

Ne dois-je pas, en tant qu'Occidental, craindre de tomber dans un rapport de dépendance ? Comment reconnaître le danger ?

Comme Occidental, je ne suis pas habitué à vivre dans une société « collectiviste ». Mais je dois m'intégrer dans cette société, sinon je ne peux pas du tout comprendre mon maître, déchiffrer les signes du langage non verbal. Ce qui est difficile pour nous Occidentaux n'est-il pas de reconnaître où se situent les limites, les possibilités ?

C'est exact.

Quand atteint-on le niveau où l'on ressent les choses sans passer par le langage ? Quand l'as-tu perçu, ressenti ?

C'est une question difficile... J'en suis toujours à apprendre... à ressentir, à percevoir... J'ai encore beaucoup à apprendre ! C'est ce qui rend l'aïkido si difficile, quasi insaisissable ; beaucoup de pratiquants échouent à ce niveau.

Personnellement, j'ai connu un immense développement au Japon. J'ai vécu de bons et de mauvais moments. Il y a eu un temps où le mot même de « discipline » me rendait malade. J'étais vidé, « Adieu budo ! » Jusqu'au jour où j'ai « ouvert une nouvelle porte ».

D'une certaine façon le Japon est brutal, particulièrement pour les nouveaux venus. Il faut « perdre » beaucoup plus de temps qu'ailleurs avant d'être accepté, souvent on « n'est qu'un touriste » des années durant.

Ce n'est qu'après avoir ouvert cette porte, ce que j'ai fait sans comprendre ni comment ni pourquoi, que tout a changé pour moi, et que mon professeur a changé l'opinion qu'il se faisait de moi et son comportement à mon égard. Tous les autres shihan ont aussi modifié leur attitude, ce qui m'a ouvert des perspectives complètement nouvelles. Un « nouveau monde » d'aïkido s'est

ouvert à moi. Non plus seulement le côté technique de l'univers budo — mais le spirituel aussi, avec son extraordinaire richesse. Mais ne me demande pas de parler des obstacles.

Bien sûr, une fois que tu as été accepté au sein d'une société « collectiviste », tu en fais partie, et tu es entouré de plus de chaleur que dans notre société « individualiste ».

Une chaleur immense, un énorme soutien, aussi tôt que tu es accepté. Mais avant d'en arriver là, il a fallu en suer !

Les trois premières années ont été très brutales, les dix suivantes très riches d'enseignement et satisfaisantes et m'ont apporté beaucoup de joie. La langue constitue bien sûr le plus grand obstacle, les Japonais semblent au premier abord très ouverts, mais ils ne se livrent que très peu pendant le keiko, la pratique.

Cela prend des années avant que l'on ne vous fasse confiance. À plusieurs reprises, à mes débuts au Japon, j'ai voulu rentrer en Suisse, je me demandais souvent ce que je faisais là. Jusqu'au jour où j'ai franchi ce palier, alors tout a changé. C'est pareil avec le Zazen au Japon : c'est extrêmement difficile pour les étrangers, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

D'où cela vient-il, des Japonais ou de soi-même ?

Oui bien sûr, cela venait aussi de moi-même, mais aussi du mode de comportement japonais qui est très difficile à comprendre. Tant que l'on te considère comme un touriste, on ne te donne presque aucune possibilité. Quand tu es intégré dans la vie sociale, alors ça va.

Grâce à mon travail à l'hôpital beaucoup de portes se sont ouvertes, on en a parlé. Quand mon professeur a appris que je travaillais à l'hôpital, lui aussi s'est ouvert.

Eh, après ça, ils pouvaient difficilement se refermer... mais je parierais qu'ici c'est la même chose.

Oui, bien sûr que c'est comme ça, et je connais bien l'Europe et la Suisse !

Qu'est qui a changé alors ?

Je pense que le plus grand changement s'est produit dans un vieux sanctuaire Shinto dans la montagne, où mon maître m'avait conduit. D'un coup il a commencé à parler de l'ancien temps, d'O Senseï, mais aussi de sa propre jeunesse.

Là j'ai eu la possibilité de discuter des questions qui me préoccupaient. Il a mis en avant le côté « spirituel shinto » de l'aïkido. L'aspect technique du budo est passé au second plan. D'un coup il a été question de « recherche du ki ». Il m'a enseigné des méthodes pour ressentir le ki, m'a appris comment on peut y travailler — le ki comme énergie tellurique et cosmique — tout cet aspect énergétique.

Tout d'un coup le monde a complètement changé. À partir de ce moment les techniques se sont profondément modifiées.

C'est une autre perception. On ressent les choses de manière différente.

On développe sa sensibilité, on perçoit plus. L'enseignement de la perception change lui aussi, car si on ne « sent » pas son partenaire avant l'attaque, le travail doit passer par les yeux. Tu dois sentir ton partenaire avant que l'attaque ne se déclenche. Sinon il est difficile d'appliquer une technique et non simplement de détourner une attaque, surtout si tu ne la vois pas venir.

On apprend à percevoir et à sentir, afin de pouvoir dévier et mener son partenaire. Une nouvelle compréhension du corps s'ouvre à vous. Cet enseignement est très difficile. Ce n'est que maintenant que je comprends pourquoi la maturité d'un enseignant ne peut venir qu'avec l'âge.



Comment s'appelait ce maître, et qui t'a amené dans ce sanctuaire ?

Mon maître était et est toujours Hikitsuchi Sensei, mais naturellement j'ai eu d'autres shihan comme professeurs. Cela fait longtemps que Hikitsuchi Sensei, avec ses 82 ans, ne peut plus enseigner «comme un jeune». Mais c'est précisément ce qu'il y a d'intéressant en lui, il a un rayonnement extraordinaire et un grand savoir.

Le sanctuaire c'était le Tamaki Jinja, et c'était à l'occasion d'un petit pèlerinage et d'un matsuri, une fête rituelle shinto, avec Hikitsuchi Sensei et quelques autres shihan. J'étais alors déjà assez intégré, maîtrisais relativement bien la langue et pouvais poser des questions et comprendre ce qui se disait. Ils ont évoqué beaucoup de souvenirs du «bon vieux temps».

Pour moi cela a été le lieu où j'ai eu quelques aperçus de ce qu'était ce genre de manifestation... une ambiance inimaginable. Peut-être aussi parce que l'esprit de O Sensei y vit encore. O Sensei se rendait dans ce sanctuaire. Il a une

tradition. On y trouve un cèdre vieux de 3 mille ans et aussi des pierres dont on dit qu'elles sont tombées du ciel. À Kumano il y a beaucoup de vieux sanctuaires, les trois principaux sont Shingu, Nachi et Hongu.

Les shihan discutaient souvent de comment transmettre le savoir, comment reconnaître les faiblesses et comment progresser, comment travailler... un niveau extrêmement intéressant.

Quelles sont les difficultés de la transmission ?

On ne peut transmettre que quand les élèves sont ouverts, neutres et prêts ; un certain niveau est aussi une condition nécessaire. Il y a beaucoup de questions qu'aujourd'hui encore j'essaie de percevoir parce que je n'ai pas bien compris ce qu'ils voulaient dire par là. Mon niveau est encore trop bas comparé à celui d'un maître qui pratique le budo depuis 50 ans. Cet aspect spirituel est particulièrement intégré à la pratique au Kumano Juku Dojo, surtout chez les shihan. Avant de devenir shihan il faut aussi avoir été reconnu à ce niveau.



Kamiza au centre Kumano de Biel/CH

Suite dans le numéro 10F ■■■

Hikitsuchi Sensei est décédé

C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de Maître Hikitsuchi Michio survenu le 2 février dernier.

Hikitsuchi Michio était né le 14 juillet 1923. Il perdit très tôt ses parents et fut élevé par sa grand-mère, un maître de naginata.

Il commença la pratique des arts martiaux très jeune et il avait 14 ans quand il rencontra O Sensei qui l'accepta comme élève malgré son jeune âge. Après une interruption d'une dizaine d'année due à la guerre, il reprit contact avec O Sensei et c'est à la demande de ce dernier qu'il construisit un dojo à Shingu. O Sensei s'y ren-



daît régulièrement et quelque temps avant sa mort il éleva Hikitsuchi Michio au grade de 10^e dan. C'est au Kumano Juku Dojo que sont conservés, à l'autel du dojo, les cheveux et la barbe d'O Sensei. Nous rendrons hommage à ce grand maître dans notre prochain numéro.

Le team d'Aikidojournal se joint à moi pour présenter toutes nos condoléances à ses élèves, sa famille et tout ceux qu'il a aimé.
Horst Schwickerath ■